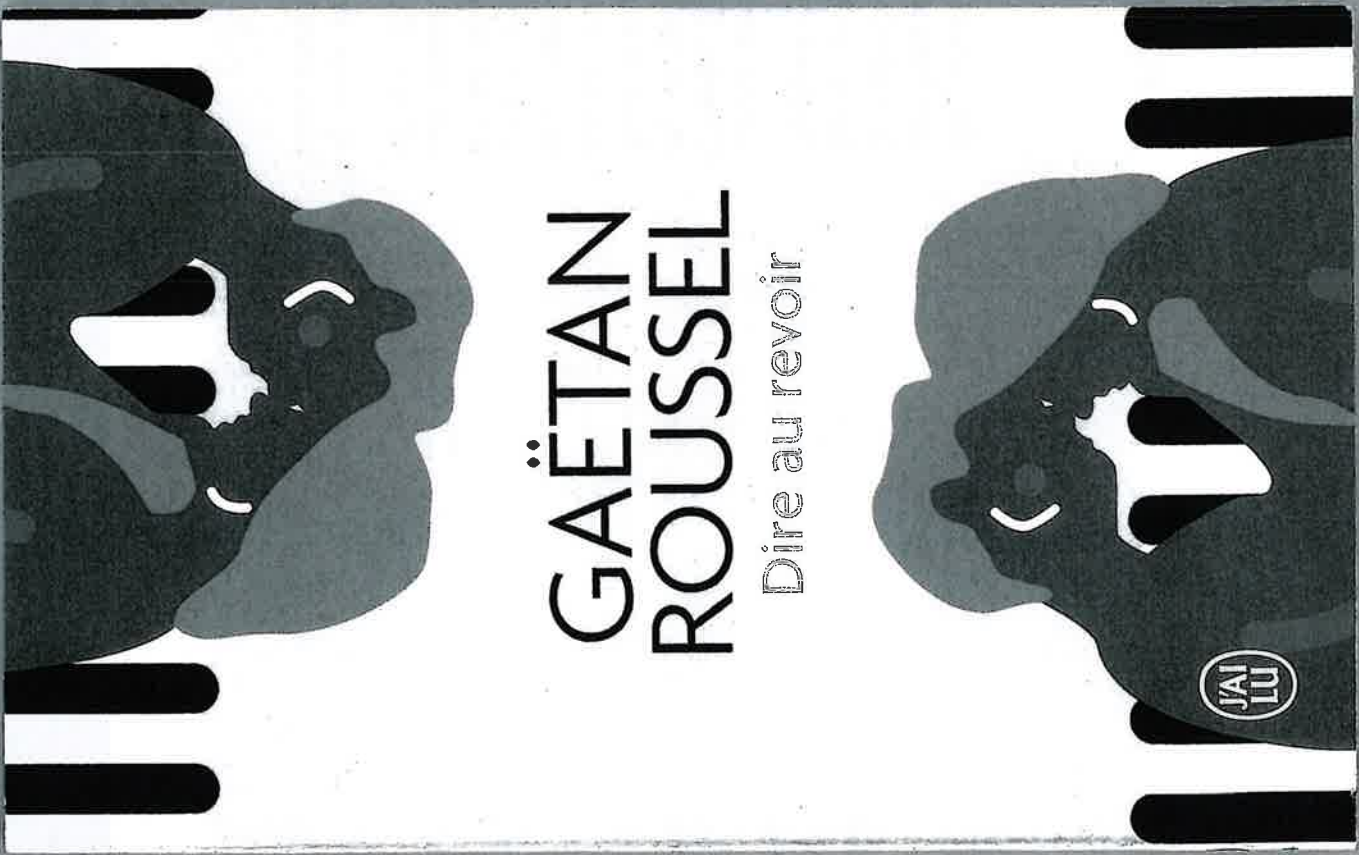


21



GAËTAN
ROUSSEL

Dire au revoir

JAI
LU

d'étage accepte de laver pour moi quelques affaires en formule express. Un pantalon. Deux pantalons. Un caleçon. Deux caleçons. Trois caleçons. Une chemise. Deux chemises. Et mon joli pull en cachemire.

Je sors.

Le bar de nuit avait décidé de parler plus fort que l'ensemble des personnes présentes ce soir-là. Blur. Oasis. Blur. Linda et moi allions nous resservir au bar à la même fréquence. Un rythme commun. J'aime boire. J'aime boire beaucoup. J'aime beaucoup boire.

Il est assez aisé de proposer à l'autre de fuir les lieux. Les mains sont très utiles, le geste universel. Nous sommes tombés d'accord pour accentuer notre rapprochement. Nous nous sommes mis d'accord pour précipiter le mouvement. Dehors. (« D'horreur », écrit ma tablette qui voudrait raconter sa propre histoire.) Dehors. Linda et moi. Dehors.

Rosario est une ville agréable. Linda vit à Rosario. Depuis sa main ouverte, paume vers le bas, se baissant vers ses pieds jusqu'à sa tête. Cela fait environ un mètre soixante que Linda vit à Rosario. Depuis toujours.

À mon tour. Je suis à Rosario depuis hier. Facile. Je repars demain. Facile. Linda m'a proposé de marcher. Un coin de rue. Deux coins de rue. Trois coins de rue. Pause.

Linda joue du violoncelle. Depuis sa main ouverte, paume vers le bas, se baissant vers ses pieds jusqu'à sa tête. Cela fait environ un mètre soixante que Linda joue du violoncelle. Depuis toujours.

Je suis dans les affaires depuis ma main ouverte, paume vers le bas, au niveau du cou jusqu'au sommet de ma tête. J'y suis jusqu'au cou. Je vends des éoliennes. Du vent. Du bruit. Mimer une éolienne est dangereux. Tout d'abord, danger physique pour toute personne se situant à moins de soixante centimètres de vous. Ensuite, danger de ridicule pour la personne qui tente la démonstration.

Un clic. Deux clics. Trois clics. Et apparaît sur mon smartphone un champ d'éoliennes. Linda comprend au premier coup d'œil. Linda joue du violoncelle et moi je vends des éoliennes. Des cordes et du vent.

Nous ne nous en sortons pas si mal Linda et moi. Linda est mélancolique, depuis sa main ouverte, paume vers le bas, se baissant

Cela fait environ un mètre soixante que Linda écoute Chopin. Depuis toujours. Pour toujours.

Les deux heures qui suivent sont douces. Douces depuis sa main ouverte, paume vers le bas, se baissant vers ses pieds jusqu'au sommet de sa tête. Cela fait environ un mètre soixante de douceur. Douces depuis ma main ouverte, paume vers le bas, se baissant vers mes pieds jusqu'au sommet de ma tête. Cela fait environ un mètre quatre-vingt-un de douceur. Soit en tout trois mètres quarante et un de douceur. Nous ne quittâmes jamais nos vêtements. Nos peaux ne se parlèrent pas. Et pourtant.

Linda est repartie au petit matin. Ses lèvres ont déposé un baiser sur les miennes. Sur un petit bout de papier, Linda a griffonné son adresse mail. linda.passarella@gmail.com. Puis elle a disparu.

Je n'ai pas cherché à reprendre mes esprits. Je n'ai pas cherché à revenir en arrière. J'ai reconstruit ma valise afin de me remettre en marche. Le petit mot posé sur mes vêtements semblait s'excuser. Du retard probablement.

Une douche plus tard, j'ai voulu mettre mon beau pull cachemire. Ou tout du moins ce qu'il en restait. Taille enfant était devenu mon joli cachemire. Express et cachemire ne font pas bon ménage.

J'ai enfilé ma veste. Refermé ma valise.

Nous nous étions tout juste dit bonjour. Nous nous étions à peine dit au revoir. Et pourtant, nous nous connaissons. Depuis toujours.

Je n'ai pas pris mon pull. Je n'ai pas non plus glissé dans ma poche le petit mot griffonné par Linda. J'ai dit au revoir à cette chambre depuis ma main ouverte, paume vers le bas, se baissant vers mes pieds jusqu'au sommet de ma tête. Cela fait environ un mètre quatre-vingt-un d'au revoir. Depuis toujours. Pour toujours.